

facile de comprendre qu'il a dû être nourri par sa mère et qu'il a dû se développer sous l'influence de bons et joyeux parents, tant il y a d'exubérance et de vie dans sa nature et son talent. M. Genod est bien de tous nos peintres celui qui a mis le plus son pinceau au service de son cœur. On y retrouve toujours, comme chez Greuze ou Wild, les scènes touchantes de la famille, l'expression des sentiments les plus tendres du cœur humain. C'est l'enfant malade ; c'est une mère regardant d'un œil morne un berceau vide ; c'est la bénédiction du père à l'heure de sa mort ; c'est le jeune soldat faisant ses adieux à sa famille en larmes ; c'est la fête de l'aïeul auquel on présente pour bouquet le nouveau-né... heureux contraste ! c'est le chasseur désolé d'avoir tué son chien. Enfin, comme on le voit, ce sont là autant de petit poèmes qu'il a puisés autour de lui, et qu'il a choisis de préférence, toutes les fois qu'il a été libre de se laisser aller à sa fantaisie, à son cœur, à lui-même.

Rien n'influe sur nous, sur notre organisation artistique, littéraire ou poétique, comme le milieu où nous naissons, et s'il nous était donné de redescendre les jours de la plupart des hommes célèbres en tous genres, nous retrouverions probablement dans leur première enfance et jusque dans la source même de l'allaitement maternel le germe de leur talent, de leur nature. Tacite nous l'apprend, et je le dis ici entre deux parenthèses, et qu'on me pardonne cet étrange rapprochement, Néron eut pour nourrice une étrangère qui s'enivrait, la femme d'un barbier. M. Genod, lui, eut sa mère pour nourrice. C'était une de ces braves ménagères, à l'humeur toujours égale, et qui font marcher de front le travail et la chansonnette. M. Genod vit donc s'écouler sa jeunesse entre deux éclats de rire, entre deux chansons, entre deux existences occupées et contentes de leur sort, dans le ménage le plus gai et le plus uni qu'on pût voir. Il fut aimé